

Pierre OLIVIER

UN MONDE PLUS LOIN

Déjà parus chez Bookelis :

Le Grand Voyage, 2015, (Co-écrit avec L.R. Avenel)

Le roman d'Alexandre, 2015.

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-3124-9

© Pierre OLIVIER

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

I

Sur son trépied, rythmé par des grincements exaspérants, le grand ventilateur repoussait laborieusement par de lents allers et retours l'atmosphère tiède du vaste bureau. Les larges fenêtres ouvertes répandaient l'illusion d'un air nouveau, plus frais ; les postures avachies du personnel, l'œil éteint et les épidermes moites attestaient l'inanité de l'artifice. De temps à autre une vague d'air chaud faisait s'élever le coin des papiers étales sur le bureau de l'assistante de direction ; le flux tiède terminait mollement sa course à travers les feuilles d'un grand ficus qui frémissait d'aise dans son dos.

Le téléphone à l'oreille depuis un moment, Sylviane soupira discrètement en lorgnant vers l'appareil de climatisation, traître, buté dans son déni de fonctionnement. Après quelques brèves interjections, elle émit une salutation et, avant de raccrocher, essuya machinalement l'écouteur poisseux sur son jean. Elle livra rapidement quelques annotations sur le fax devant elle et se leva brusquement pour se diriger non loin de là, vers le bureau de la ci-devant directrice générale. Dans sa lancée, elle rejeta en râlant d'impatience les feuilles piégées par la transpiration de son avant-bras. Deux coups brefs, plus symboliques qu'autre chose, lui ouvrirent sans autre laissez-passer l'antre de Marie-France Allard. Le portable plaqué à l'oreille, absorbée par les propos de son interlocuteur et indifférente à l'intruse, le regard de la femme était verrouillé sur un point

du bureau. Sylviane posa la télécopie devant elle et resta plantée là, tapotant un index interrogateur sur le papier. Marie-France eut une mimique excédée ; deux gestes rapides et imprécis de sa main libre désignèrent le téléphone puis la porte. L'assistante, surprise, la moue désinvolte, tourna les talons. Quand, la main sur la poignée, elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, ce fut pour voir sa patronne revêche, le bras tendu vers la sortie et tourner plusieurs fois le poignet, signifiant rageusement son désir d'être seule. Après un claquement insolent, le calme se fit de nouveau révélant le ronronnement d'un petit ventilateur sur son meuble. Le visage de Marie-France Allard se referma, reprenant l'écoute. De l'autre côté, une voix d'homme ; une voix haute, résolue. Un chuintement s'échappait de l'appareil, inintelligible pour tout autre dans la pièce mais le propos paraissait subjugué la cinquantenaire. Au bout de quelques minutes, elle eut un mouvement de détente du buste par une longue inspiration et finit par s'accouder au bureau. L'homme s'était tu. Elle émit un acquiescement en sourdine, bouche fermée. Après un instant de réflexion, elle se résolut à répondre.

- C'est..., c'est que ta demande..., j'ai..., tu arrives comme ça, après des années de silence..., qui plus est avec une demande plutôt délicate, j'ai...

La voix l'interrompt en une forme de relance.

- Je n'ai pas dit impossible, mais délicate ! J'ai pas mal de monde en vacances à cette époque de l'année et j'aurai du mal à...

Le ton se fit insistant à l'autre bout, argumentant derechef.

- Non..., mais non ! S'irrita t-elle avec un mouvement de la main. Tu tombes mal c'est tout ! D'autant plus qu'il ne faut pas confier ce genre de responsabilité à n'importe qui, il me faut quelqu'un de discret, enfin..., quelqu'un de sûr, tu vois ce que je veux dire !

L'autre reprit de plus belle, persistant, visiblement peu impressionné par les objections.

- Oui, oui, je sais..., le coupa t-elle avec lassitude, je sais...

Après quelques secondes, de guerre lasse, manquant apparemment d'arguments face au discours qui avait repris, elle finit par concéder un semblant d'accord sans vraiment le donner.

- Bon, bon..., soupira-t-elle, comment il s'appelle ton type ?

Elle venait de prendre son bloc et fit répéter.

- Max ? Max Gallo ? Ah..., Galois ! J'ai eu peur tout d'un coup ! Je préfère ! Bon, et l'éditeur..., l'Arche ?

Elle termina d'écrire fébrilement.

- L'Arche, l'Arche..., répéta-t-elle pour elle-même, il me semble que je connais, oui, faut voir, je vais vérifier... Mais par contre, je ne peux pas te donner une date là maintenant, il...

L'autre, sans la laisser terminer, relança un nouvel argument. Marie-France Allard leva les yeux au ciel en signe d'agacement.

- Bon ! fit-elle sèchement, je te rappelle ! Sincèrement je ne peux rien te dire maintenant, il faut que je regarde les disponibilités des uns, des autres, d'autant comme je te le disais tout à l'heure, il me faut quelqu'un de confiance, de particulièrement discret, et de ça aussi je dois me soucier, alors..., oui, oui, je sais..., tu te fous de qui..., oui, mais pas moi ! Et d'ailleurs, c'est dans ton intérêt aussi car je ne sais pas pourquoi tu me demandes ça – et je présume que je ne dois pas le savoir – mais je suppose que tu n'as pas envie qu'on en parle au journal de vingt heures ou que ça fasse la une de blog de personnes mal intentionnées !

Elle reçut un bref acquiescement d'impatience.

- Bon, je te rappelle..., je te rappelle...

Elle murmura plusieurs fois « je te rappelle » en feuilletant pour gagner du temps son agenda quasiment vide de rendez-vous. Arrêtant son geste, ses yeux se perdirent dans le lointain. Une idée venait de surgir. Son visage se détendit. Elle se laissa aller dans le fauteuil. Elle finit par sourire.

- Je te rappelle ce soir ! Lâcha t-elle sûre d'elle.

Après avoir coupé, elle resta un long moment à se faire pivoter lentement sur son siège, jouant nerveusement de ses doigts joints au niveau du menton. Réfléchissant adroitement, elle pesait le pour et le contre de la solution qu'elle venait d'envisager. Incontestablement les « pour » étaient majoritaires, du moins sur le papier. Elle tendit le bras vers le téléphone de bureau. Sa main resta suspendue au dessus de l'appareil pour se réserver un ultime moment

de réflexion. Brusquement, elle saisit le combiné et appuya sur une touche.

- Oui, Marie-France..., émit mollement l'assistante.

- Où en sommes-nous avec les gars de la clim ? Vous les avez eus ?

Pressentant l'orage, Sylviane argumenta comme elle put, invoquant maladroitement les prétextes éculés que la société de maintenance lui avait servis une fois de plus dans la matinée.

- Mais c'est quand même incroyable ça ! Explosa-t-elle. Si ça continu, ils viendront réparer que nous en serons à la prochaine ère glaciaire ! Ils se foutent du monde ! Rappelez-les et dites leur si besoin est que nous sommes une société de presse, alors s'ils ne veulent pas que leur nom soit cité chez un de nos confrères qui se fera un plaisir de les épingler dans leur prochain comparatif, il faut qu'ils se remuent le cul ! Et le coup de dire que c'est les vacances, qu'il y a des gens absents, il faut qu'ils arrêtent ! Les vacances c'est l'été, et l'été, c'est quand il fait chaud, et c'est quand il fait chaud qu'on a besoin de clim ! Et quand on vend ou qu'on entretient des climatiseurs, c'est précisément l'époque où on ne doit pas partir en vacances ! Contactez-les immédiatement, remontez-leur les bretelles, qu'ils se démerdent comme ils veulent, peu importe comment, mais je veux qu'avant vendredi ça soit réglé !

L'assistante approuva timidement en rêvant pleine d'espoir que ce vendredi elle aussi serait en vacances. Encore trois jours soupira t-elle intérieurement.

- Au fait, reprit Marie-France embrayant l'air de rien car la climatisation n'était qu'un prétexte, Anne Laure est dans le secteur ?

- Anne ? Non, non..., elle est chez FRACOM, pour le suivi de la nouvelle maquette de la rentrée, c'est vous qui...

- Oui, c'est vrai..., se remémora t-elle soudain, c'est vrai. Bon, appelez-la et dites-lui que je veux la voir ce soir au bureau, dix-neuf heures, ça ira.

- Bien, bien, opina Sylviane essayant d'être énergique, je l'appelle tout de..., enfin après les gars de la clim bien sûr ! Et pour le fax de tout à l'heure, vous pourrez jeter un coup d'...

- Je verrai ça, fit-elle impatiente, à tout à l'heure !

Après avoir raccroché, Marie-France Allard resta pensive. Elle élaborait vite fait un scénario pouvant empaqueter sa demande auprès d'Anne Laure.

Anne Laure Petrovics était une de ces journalistes, où prétendue telle, sortie droit de leur école que de nombreux petits groupes de presse comme celui d'Allard parrainaient. Après deux années d'études financées la plupart du temps à coup d'emprunts bancaires, les meilleurs élèves avaient droit à un contrat temporaire au sein d'un organe de la presse écrite ou télévisuelle. Ainsi, depuis début juillet, Anne Laure avait intégré l'équipe du mensuel *Mots* avec un fumeux titre de rédactrice.

Mots était un magazine littéraire, ou réputé tel. Créé cinq ans auparavant par Marie-France Allard à l'aide de quelques associés, elle en possédait la majorité des parts ainsi que des participations dans trois autres publications aux finalités

diverses. Ce n'était pas sa première revue ; il y en avait eu d'autres depuis trente-cinq ans à traîner dans les détours du milieu journalistique et elle effleurait parfois d'une pensée le vernis de nostalgie de ses débuts dans cet hebdomadaire féminin de la rue Réaumur. Elle n'avait pas vingt ans. Elle avait commencé par des corrections, des mises en page puis vinrent les brèves de quelques lignes. Quand elle y entrait tôt le matin, c'était l'encre qui lui rappelait par son odeur qu'elle travaillait bien là ; l'encre et le papier, c'était presque un parfum que l'on portait sur soi, un code olfactif qu'on partageait du manut au grand patron en passant par les typos et un secrétariat pléthorique. Aujourd'hui, quand il lui arrivait de venir à l'aurore au siège de son journal, ça ne sentait rien, pas même le tabac froid, on n'avait plus droit de fumer.

Puis un jour, il y avait eu son nom au bas d'un article, article largement retouché par les ayant droits mais à la fin y figurait M.F. Allard. Elle avait eu vingt-deux ans et un nom. La fierté l'avait fait déboulée chez ses parents la revue à la main et son père en parcourant l'article d'une demi page avait eu ce trait affectueux qui courtise l'ironie : « Alors, c'est à ça que tu passes tes journées ? ». Oui, c'était à ça. Et il y eut d'autres articles puis les chroniques, les bouclages en catastrophe, les gueulantes du patron et un jour les portes du comité de rédaction s'étaient ouvertes. Il était vrai aussi que sa liaison de l'époque avec la rédactrice en chef avait largement facilité son ascension. En grimpant, elle avait fait s'ébouler quelques moellons qui étaient tombés sur la tête des autres. Être la première lui évitait les chutes de pierres.

Ça, elle l'avait rapidement compris. Mais l'étroitesse des marges d'un magazine aussi prestigieux soit-il avait commencé à entraver ses mouvements. Elle avait guigné d'autres horizons. La rencontre avec Jean-Charles Lwoeb, le grand patron de presse de sa jeunesse, lui avait mis les pieds sur les derniers barreaux de l'échelle. Elle l'avait aimé essayait-elle de se persuader. Ou bien avait-elle fait en sorte de l'aimer ? Même encore aujourd'hui, alors qu'il était mort depuis de nombreuses années, elle n'osait répondre à la question. Avec la sincérité de l'aveu se présenteraient les autres évidences grimaçantes et claudicantes de son existence ; ils avaient vécu ensemble pendant quatre ans, avaient eu un enfant, une petite fille qui aujourd'hui était quelque part dans le monde. Elle ne savait où. A dix-huit ans, elle était partie sans se retourner. Sa mère l'avait vue fuir sans la rattraper. Leur histoire s'était achevée là.

La rupture avec Jean-Charles l'avait propulsée vers des sphères étincelantes comme la pierre tournoyant au bout de sa ficelle brusquement lâchée. Son entregent, ses relations minutieusement préservées de longue date lui avaient permis de goupiller son premier magazine. Après le succès d'estime du début, l'affaire s'était abîmée dans l'ombre doucement, lentement, assez lentement pour avoir le temps de se ménager une sortie respectable. A cette époque un nouveau groupe italien, prometteur et attrayant comme son dirigeant, avait décoché quelques banderilles en sa direction. Le marché proposé était séduisant, reluisant comme une voiture d'occasion avant d'avoir testé le moteur. Et elle avait acheté sans essayer. Elle s'était retrouvée à la tête de

trois publications grand public, si tant est que ce genre de public auquel elles étaient destinées fût grand. Quelques semaines lui suffirent pour entrevoir l'objectif du groupe. Ce n'était pas un groupe de presse mais plutôt une engeance habilement construite pour s'en donner le coloris. On servait un brouet aux nécessiteux et à coup d'épices, de colorants et d'emballages, on leur promettait un trois étoiles Michelin. Ses trois magazines étaient à la presse ce que la soupe populaire était à la restauration. Certes, ce n'était pas les seules lavasses sur le marché mais après une année, contre un cynisme déjà largement rodé, elle s'alarma qu'à frayer plus avant avec ces marchands d'élixir miraculeux son auréole journalistique ne manquerait pas de pâlir. Mais le groupe avait avancé de l'argent, beaucoup d'argent. Les parts qu'elle possédait lui étaient en grandes parties redevables. Elle avait tâté le terrain ; celui-ci lui avait paru plus ferme que prévu. Ils ne voyaient pas d'inconvénient à son éventuel départ mais restait l'obstacle des sommes avancées. Arguant de la présence dans son contrat d'une clause manifestement abusive l'obligeant à une présence d'au moins cinq ans au sein de la holding, un compromis magique fut trouvé : une partie de sa dette fut annulée en contrepartie. Le solde lui fut octroyé par un bon ami officiant comme conseiller juridique du groupe. C'était inespéré. Mais la magie n'existe pas en affaire ; les bons amis non plus.

Libre, elle soumit un projet de mensuel économique à un groupe de presse en mal de publications sur ce segment. Il fut accepté après quelques concessions. Les choses sérieuses

commencèrent. Elle connut le prestige de servir le velouté aux nantis ; là, plus besoin d'épices ni de colorants – ou si peu, avec toujours toutefois un minimum d'emballage, le dit réclamait d'être imposant. Elle avait eu trente sept ans et un nom connu. Des grands patrons la sollicitaient, des politiques l'invitaient, elle sut des choses qui ne seraient jamais dans un journal, elle fit des choses qui ne seraient jamais dites, elle écrivit des choses pour qu'elles soient sues, elle en cacha d'autres parce qu'on le lui demandait. Marie-France Allard ne reconnaissait plus la jeune pigiste de la rue Réaumur quand par mégarde elles se croisaient sur le boulevard. C'était autre chose qu'un comité de rédaction d'un journal féminin. Elle envisagea que le pouvoir qu'elle publiait pourrait être un peu le sien. Une députation, à moyen terme, aurait fait l'affaire, voire une mairie pour commencer. Elle avait eu des amants à la notabilité incontestable, parfois des amantes, souvent les femmes des premiers et elle jouait de cette belle société comme sur un tapis vert ; elle gagnait toujours. La vie était facile. Elle était devenue une femme de réseau. Elle vivait dans ce monde au dessus du monde.

Et puis un jour, le bon ami refit surface. Détendue, elle avait été au rendez vous dans ce discret restaurant de la rue du Bac ; pourquoi cet obscur endroit s'était-elle vaguement étonnée. Il l'avait invitée et avait rappelé benoîtement le bon vieux temps. Puis il avait parlé du présent ; elle avait été olympienne en exposant le champ de ses fréquentations. Elle avait appris beaucoup s'était-elle confiée, sur les PDG de tel ou tel groupe financier ou industriel, sur les situations

des uns et des autres et elle tutoyait des ministres, fréquentait des salons. C'était le métier. Le bon ami avait confirmé en forçant sur le ton admiratif qu'elle était devenue une femme incontournable. Soudain énigmatique, il avait ajouté que c'était précisément pour ça qu'il avait voulu la revoir. Ce qu'elle savait et surtout ce qu'elle pourrait apprendre intéressait des gens. Quels gens ? Des gens, avait-il précisé. Factotum du renseignement s'était-elle gaussée en balayant d'un trait l'éventualité ; pour qui la prenait-elle ? Pour une journaliste qui avait ses entrées avait-il répondu, mais aussi pour une femme qui devrait se souvenir avait-il riposté. Sans la longueur singulière de son bras, elle serait toujours à diriger ses torche-balles jetés en pâture à l'adolescence acnéique. Même si son passage y avait été rapide, il serait inopportun de le rappeler à la ville et au monde. Surtout quand on est à la tête d'une revue lue par la fleur des argentiers de cette partie de l'Europe. D'autant qu'à la clef un paradis, qui à défaut d'être biblique était fiscal, se ferait une joie de lui ouvrir un de ses comptes en remerciements des confidences sollicitées. L'argent fait le bonheur de ceux qui le promettent. Et, encore une fois, elle avait acheté sans vérifier le moteur.

Les premières sollicitations avaient été anodines, des noms, des adresses, des relations mondaines, une pléthore de réseaux qui se croisaient sans logique apparente. Puis vinrent les demandes plus pointues qui nécessitaient une enquête délicate, des questionnements qui se devaient de rester ordinaires auprès des intéressés, des recoupements, sollicitant parfois des informateurs qu'elle régalaient de sa

poche. Là bas, au bord d'une mer bleue, le trésor s'accumulait sur l'île. Jamais de question lui avait dit le bon ami. Elle n'en posait pas.

Un jour un scandale éclata, un parmi ceux qui émaillent la vie politique et financière d'un pays. Une histoire de fraude fiscale, de détournement, d'abus de biens sociaux, de favoritisme, de corruption. Classique en quelque sorte. Il y eut l'abdication de quelques dirigeants qui la main sur le cœur et larmoyants jurèrent qu'ils n'y étaient pour rien, qu'on ne leur avait rien dit ; un ministre démissionnaire brailla à la machination. Les faits étaient là, voilés derrière les fuites savamment distillées de la procédure judiciaire. Marie-France déchiffra à la lecture du dossier complaisamment développé dans la presse qu'elle y était certainement pour quelque chose. Elle s'inquiéta.

Il y eu d'autres affaires et à chaque fois la juxtaposition était évidente. Les renseignements dûment rétribués faisaient le profit des donneurs d'ordre. Quels profits ? Quels donneurs d'ordre ? Surtout ne pas poser de questions. Même si les informations qu'elle fournissait donnaient l'opportunité de faire le ménage parmi les notoriétés de la *nomenklatura*, ils étaient la plupart du temps remplacés par d'autres tous aussi compromis ; elle les connaissait aussi. Il lui apparut qu'elle participait de loin et malgré elle à une gigantesque partie. Certains curieux ne manqueraient pas de faire la corrélation entre M.F. Allard et les révélations étonnantes. Elle avait compris brusquement qu'à ce jeu, un jour, son tour viendrait. Elle prit peur.

En catimini, elle prépara son départ. Puisque c'était son état de femme informée qui avait justifié le rapprochement du bon ami, il lui suffisait de changer de condition. Pour leurrer ces gens, restait à trouver un prétexte notoirement indépendant de sa volonté. La revue s'essouffait, du moins marquait le pas. Un projet de refonte fut soumis au conseil d'administration. L'occasion fut trop belle. Elle s'y opposa avec véhémence. Les quelques voix du début qui la soutenaient timidement eurent tôt fait de changer de camp. Elle s'était retrouvée seule. A la fin, tous les regards s'étaient tournés vers elle, butée dans sa position. Atterrés, à bout d'arguments, les membres du conseil lui mirent le marché sur la table. Finalement, c'est la mine effondrée qu'elle avait remis sa démission, démission reçue à contre cœur alors qu'elle acceptait affligée l'avantageuse indemnité financière. Personne n'y avait rien compris. Elle avait eu quarante-sept ans, elle était libre, elle était riche. Le bon ami prit acte sans plus d'émotion du tarissement de la source. Il disparut ; elle l'oublia.

Après quelques mois à profiter des tropiques, le métier lui manquait. Oscar Wilde disait que le travail était pour ceux qui ne savent rien faire d'autre. Même en cherchant, elle n'avait rien trouvé de mieux à faire. Quand elle revint sur Paris, l'idée d'une revue littéraire avait déjà fait son chemin. Une revue littéraire n'engageait à rien, n'obligeait à rien sinon à plaire aux nouveaux amis éditeurs. Elle chercha des associés mais cette fois ci c'était elle qui les avait choisis. Elle dénicha une revue qui cahotait dans son ornière ; elle la racheta en se réservant la plus grosse part du

capital. Elle y développa un concept inhabituel, à la lisière entre littérature et presse *people*. Le succès fut inattendu. Les frasques, les indécotesses et les dispositions iconoclastes des auteurs contemporains étaient une mine d'or, un filon généreux. Ici, pas de haute politique ni d'intérêt financier mais plutôt querelles d'influence, de préséance et de grandeur de nombrils. C'était à celui qui aurait le plus vaste et le plus obscur. Par chance, la littérature française volait bas ; il serait bien temps le moment venu de sauter en marche. Elle ne se ferait pas bien mal.

La réussite de ce premier magazine lui avait procurée l'élan qu'elle cherchait. Elle prit une participation dans une autre publication centrée sur le spectacle de province et investit dans deux revues diffusées par abonnement sur l'Internet. Elle avait étreigné la cinquantaine et les affaires fonctionnaient. Certes, ce n'était pas le prestige de la sphère financière mais là aussi elle s'était faite incontournable. Des éditeurs, parfois des auteurs, en mal de tirage la quêtèrent, lui offraient des cadeaux qu'elle refusait. L'expérience lui servait de lanterne. Elle ne pensait plus à son rôle ancien d'informatrice ; d'ailleurs qui pouvait la solliciter dans un tel paysage. Pourtant, après ces années de silence, le bon ami était revenu.

Lors du coup de fil étrange et matinal, durant le rituel des compliments quant à sa nouvelle condition, elle s'était demandée ce qui pouvait bien le conduire auprès d'elle. Après qu'il lui eut exposé sa demande enveloppée de futiles circonvolutions, elle ne comprit toujours pas. Elle avait fait

mine de refuser ; il avait su être convaincant. Ce qu'il savait sur elle pouvait la rayer définitivement de l'annuaire du monde médiatique. Cette fois ci, ses investissements étaient trop lourds pour se permettre une fuite honorable. Qu'est-ce qui l'intéressait chez cet écrivain, inconnu par ailleurs de ses tablettes. Peu importait ; elle avait concédé une enquête sur le quidam et après qu'il aille au diable !

Elle percevait la respiration heurtée du bonhomme à l'autre bout. Elle se l'imaginait pansu, joufflu, luisant de sueur, cerné de dossiers et de manuscrits dans un sombre bureau d'une arrière-cour de la rue du Cherche-Midi. Elle venait de se présenter et le type emphatique s'empressa de faire de même : directeur général des éditions L'Arche. Marie-France exposa le motif de son appel à savoir la rédaction d'un article sur un des auteurs prometteurs qui irisait dans cette ô combien honorable maison. Il y eut une brève pause du souffle quand elle dévoila le nom.

- Max Galois..., répéta-t-il avec une évidente réserve.

- Cela pose un problème ?

- Oh, non, non ! Disons que... que je ne m'attendais pas à ce que vous me citiez cet auteur... Je pensais... à quelqu'un de plus... représentatif !

Marie-France pressentant une disproportion gênante de la demande vis-à-vis de la notoriété de l'auteur enchaîna avec brio :

- Oui, bien entendu..., mais ce n'est qu'un début ! Si nous publions un article, ce sera sur votre maison, un dossier en quelque sorte..., aussi il nous faut un panel significatif en

questionnant certain de vos auteurs..., et je vous propose de commencer par celui-là !

Tout en parlant, elle s'agaça de ne pas s'être renseignée plus avant quant au renom du plumitif. Elle avait perdu du métier.

- Bien, bien..., se rassura le brave éditeur essuyant sa calvitie d'un mouchoir de papier effiloché par l'usage.

Il avait du mal à masquer sa jubilation à voir enfin une revue à la diffusion nationale se pencher sur ses publications. Après tout, s'ils voulaient interviewer Galois parmi les autres, peu lui importait, L'Arche serait citée, c'était l'essentiel. Il se racla la gorge avant de feindre une manière de vieux briscard.

- Et vous voulez faire ça quand ?

- Disons..., le plus tôt possible..., répondit-elle en forçant sur l'indifférence, les congés du mois d'août arrivent, aussi cela serait bien que nous commencions dès maintenant..., par ce monsieur Galois par exemple...

- Oui, oui..., émit le bonhomme en commençant à chercher des yeux son répertoire dans le rempart de dossiers qui enclavaient son bureau.

Sans lâcher le combiné, en soutenant avec peine une apparence de conversation, il extirpait un cahier à spirale de la pile sur le côté. Marie-France entendait la respiration par l'effort consenti. Il y eut un grand bruit.

- Je..., je..., je l'appelle immédiatement, ânonna-t-il en lorgnant accablé sur le tas de papier informe par terre, je..., et après je vous contacte !

- Vous pouvez me donner ses coordonnées aussi, je ne voudrais pas vous obliger !

Déjà les courants d'air commençaient leur œuvre de dispersion. Le bonhomme s'était levé avec difficulté et, fébrile, fil tendu à l'extrême, tentait de ramasser ce qui pouvait l'être.

- Non, non..., souffla-t-il, je..., je vous en prie..., c'est...
Un autre grand bruit, plus net, l'interrompit.

- Aaah..., merd..., c'est que, c'est que...
Marie-France, un sourcil relevé, percevait maintenant un soufflet de forge à l'autre bout.

- C'est que...
Il récupéra sur le plancher le corps de l'appareil téléphonique et le reposa où il put.

- Oui..., relança-t-elle imperturbable.
Il s'épongea nerveusement avec le mouchoir qui finit sa vie dans ce geste.

- C'est que..., c'est que ce n'est pas quelqu'un de facile !
- C'est à dire ? S'inquiéta-t-elle.

Renonçant à la tâche démesurée, il se résout à s'asseoir en faisant rouspéter le fauteuil.

- Et bien..., pas facile à cerner quoi ! Lâcha-t-il reprenant tant bien que mal une diction normale.

- Vous savez, fit-elle avisée, je ne connais pas de romancier facile à cerner !

- Oui, oui..., sûrement, sûrement..., c'est pour cette raison que je préfère l'appeler moi-même, si c'est vous ou un de vos journalistes, il risque de vous, de vous...

- Nous envoyer promener ? Compléta-t-elle préoccupée.

- Oui..., oui, c'est une... possibilité, émit-il gêné.

- Tiens..., et ce monsieur est coutumier du fait ?

Le bonhomme était manifestement embarrassé.

- Disons que..., en décembre dernier par exemple, se lança-t-il, lors de la sortie de son quatrième roman, je lui avais obtenu après maintes tractations un passage chez Ruquier et il a refusé !

- Tiens..., répéta-t-elle encore plus soucieuse, et il vous a dit pourquoi ?

Il émit une sorte de rire bref et soupira.

- Il a dit, fit-il indécis signifiant son incompréhension, il a dit qu'il ne voulait pas s'emmerder avec ça, que de toute façon, il ne voulait pas passer à la télé dans des émissions de..., enfin je vous passe les... détails !

A l'autre bout, Marie-France soulevait son sourcil, de plus en plus inquiète. Tout compte fait, le travail serait peut-être moins évident qu'elle ne l'avait envisagé. Il ne fallait pas se faire verrouiller la porte dès le début sinon elle irait au-devant de difficultés ; elle avait envie de se débarrasser de cette affaire rapidement.

- Bien, bien, reprit-elle en jouant la sérénité. Effectivement, il est préférable que vous le contactiez vous-même ; mais dites-lui bien que c'est pour un projet d'article ; d'ailleurs, si vous pouvez éviter de lui donner le nom de notre revue, c'est encore mieux, mais... Il n'y aura pas de photo de prise, si il veut qu'il y en ait une, il nous la fournira, mais uniquement si il veut... S'il est d'accord, vous me téléphonerez ses coordonnées et après nous nous chargerons de...

- Mais pour les autres ? La coupa-t-il soucieux.
 - Les autres ?
 - Oui..., les autres, vous m'aviez dit que vous vous vouliez un panel de...
 - Ah oui ! Les autres, improvisa-t-elle, et bien par la même occasion vous me communiquerez leurs téléphones, nous les ferons dans la foulée ! Ah, une chose encore..., je ne voudrais pas vous presser mais si ces informations pouvaient m'être communiquées rapidement, j'ai des gens qui vont partir en vacances là et...
 - Faut que je trouve Galois déjà ! Je ne sais pas s'il est sur Paris en ce moment et...
 - Si je pouvais avoir son téléphone, enfin leurs téléphones cette après-midi...
- L'autre souffla d'étonnement.
- C'est si urgent que ça ?
 - Oui, je vous l'ai dit, les vacances et tout et tout ! Allégua-t-elle négligemment.
 - Bon, bon..., je vais voir, je vous rappelle d'ici ce soir.
- A propos, pour les autres auteurs vous avez un désir particulier, une préférence ?
- Pour ça, je vous laisse l'entière décision et...
 - Je pense comme ça, dans l'immédiat, à Vaugelas et à Catinat, ce sont deux...
 - C'est très bien Vaujeu...lasse, et l'autre là ! Ça me va très bien mais je tiens à Galois, j'ai trouvé son dernier roman d'une extrême sensibilité, sans être affecté, une plume incisive..., très bien ! Enfin, je vous dis ça..., si vous

l'éditez c'est que vous lui trouvez forcément des qualités esthétiques !

- Oui, oui ! Se rengorgea-t-il, c'est évident, c'est évident ! Et je suis très flatté que vous l'ayez lu !

- Oh, vous savez, broda-t-elle en gambergeant qu'elle aurait dû commencer par ça, les bons auteurs se font rares de nos jours, si vous saviez ce que nous voyons passer à la rédaction !

- J'imagine..., j'imagine..., déplora-t-il.

- C'est pour ça que je tie..., que nous tenons à faire un article sur Galois et les autres, qui plus est, votre maison sera citée bien entendu !

- Vous m'en voyez ravi chère madame Allard ! reprit-il de plus en plus séduit. Ecoutez, dès que j'ai les informations, notamment la disponibilité de Galois, je vous rappelle ! De toute façon, avant la fin d'après-midi ! Ah, une chose..., ça serait pour quand ?

- Pour quand ?

- Oui, l'article !

- Ah oui..., bien, écoutez..., je vais voir ce que je peux faire pour le bouclage de septembre, nous devons nous réunir début août, je vous tiendrai au courant de toute manière !

- Bien, bien..., fit timidement le bonhomme qui n'osa insister.

- J'attends votre appel ! Conclut-elle joyeusement.

Quand elle raccrocha, soucieuse, elle se passa lentement une main sur ses cheveux poivre et sel coupés courts. Elle

restait perplexe ; ses doigts pianotèrent un moment sur le bureau. Elle eut une moue désabusée.

- Il va falloir que tu t'accroches ma cocotte ! Murmura-t-elle en songeant à Anne Laure.

Le directeur de L'Arche tint parole. Vers dix-sept heures trente, rassurée, elle avait les coordonnées téléphoniques du romancier ainsi que l'accord de principe sur la rédaction de l'article. Une bonne chose de faite.

Avec le peu que lui avait livré l'éditeur, elle devinait le contour de ce genre d'écrivain, sûrement vivant à l'écart du milieu, probablement seul ou avec un chat, deux peut être, sans télévision ni ordinateur, une barbe de trois jours, en robe de chambre à trois heures de l'après-midi, sentant l'alcool et le tabac froid, méprisant le reste du monde et détestant les femmes. Qu'est-ce qui pouvait bien intéresser le bon ami sur ce type ? Le cahier des charges livré oralement était pour le moins succinct. Biographie, réseau relationnel... Le nom consulté sur le Net n'apportait guère d'éléments sinon les âneries habituelles vantant l'auteur sur le site de sa maison d'édition. Le gars ne figurait pas au top dix de la littérature, pas même au top cinquante ; il fallait le chercher dans les bas-fonds du classement. Ce n'était pas le genre à estamper les cent mille. L'Arche, son éditeur, était peu connu ; au catalogue une vingtaine de romanciers – à l'aune de la revue de parfaits inconnus au tirage confidentiel, des essais et des publications universitaires qui probablement devaient faire tourner la boutique. Ce Max Galois devait avoir d'autres sources de revenus, une activité salariée ou une fortune personnelle, ce qui était peu